

petit-neveu de Marie-Antoinette, remarqua, non sans étonnement, cette attitude d'une population jadis si cruelle.

Quelques jours après, il était à Bruxelles.

Le roi Léopold avait accueilli avec beaucoup d'empressement l'idée de marier sa fille au frère de l'empereur d'Autriche : aussi accourut-il, du château de Laeken, pour recevoir l'archiduc avec le cérémonial usité pour les souverains. La jeune princesse l'accompagnait. Et l'entrevue qui suivit fit plus pour l'union projetée que les négociations des diplomates.

Mariage princier, mariage d'amour : que de fois ces deux noms, loin de se trouver accouplés, ont été opposés l'un à l'autre ! Ici rien de semblable : le jeune prince se laissa charmer par les grâces de la princesse plus jeune encore que lui, et, sur son visage aux traits fins, aux regards profonds, il crut voir le reflet d'une âme candide et bonne, comme lui enthousiaste, comme lui éprise des grandes choses ; et, dans les journées qui suivirent, alors que l'intimité patriarcale du château de Laeken remplaçait heureusement les cérémonies officielles, il rêva de faire d'un mariage princier un mariage d'amour.

De son côté, la princesse Charlotte, fière peut-être de se sentir choisie pour elle-même, heureuse de songer qu'un tel mariage la mettrait sur la première marche du trône<sup>1</sup>, accueillit avec bonheur cette brillante perspective.

1. L'empereur François-Joseph n'avait point encore d'héritier mâle. Depuis la mort de l'archiduc Rodolphe, Maximilien, s'il avait vécu, serait aujourd'hui le successeur désigné de la couronne impériale d'Autriche.

La diplomatie n'avait plus qu'à régler une union consentie et désirée par ceux-là mêmes qui y étaient le plus intéressés.

Bientôt les journaux officiels annoncèrent comme décidé le mariage de l'archiduc Ferdinand-Maximilien avec la princesse Charlotte-Marie-Amélie-Clémentine-Léopoldine, fille de Léopold I<sup>er</sup>, roi des Belges (8 novembre 1836). Il fut convenu toutefois que cette union ne serait consacrée que quelques mois plus tard, lorsque la fiancée, née le 7 juillet 1840, aurait atteint l'âge de dix-sept ans révolus.

Pendant les préparatifs de ce mariage, les événements suivaient leur cours, pleins de sombres prévisions pour l'Autriche.

Les traités de 1815 avaient pu lui donner le royaume Lombard-Vénitien, mais non point faire que les populations de ces belles provinces oubliassent la patrie de leur choix, et acceptassent, sans espoir de libération, la soumission à leur puissante voisine.

L'empereur François-Joseph, préoccupé de ces sentiments hostiles, avait entrepris de réconcilier les Italiens avec la couronne d'Autriche. Dans ce but, il tint à séjourner en Vénétie et en Lombardie pendant l'hiver 1856-1857 ; puis, sentant le besoin d'un aide, dans cette tâche difficile, il ne crut point en trouver un meilleur que l'archiduc Maximilien, et, dans une lettre datée de Milan, il le nomma gouverneur général du royaume Lombard-Vénitien (28 février 1857).

Si quelqu'un pouvait assumer une telle entreprise avec chance de succès, c'était assurément le prince qu'on avait choisi. Des mesures sages, des conces-

sions habiles signalèrent les premiers jours de son gouvernement, et firent bien augurer de son administration. Mais le Piémont, qui surveillait avec un soin jaloux l'état des esprits dans ces provinces qu'il regardait toujours comme siennes, comprit bien vite quel tort faisait à sa cause la politique libérale du nouveau gouverneur. Il avait alors à sa tête un ministre d'une intelligence hors ligne, d'une finesse extraordinaire, et qui, supérieur de beaucoup à M. de Bismark qui, lui, eut à sa disposition des forces énormes pour l'accomplissement de son œuvre, sut arriver à la délivrance de son pays et à l'unité de l'Italie sans argent, sans armées, et donna une telle impulsion à sa politique que, même après sa mort, les résultats les plus heureux pour sa patrie sortirent des événements les plus néfastes en apparence. Que fut devenue la Prusse battue à Sadowa ou à Metz ? L'Italie, elle, a grandi malgré ses défaites.

M. de Cavour avait eu la suprême adresse d'intéresser à ses projets un des plus puissants souverains de l'Europe.

Un soir, après un dîner aux Tuileries, Napoléon III, cédant aux séductions de la parole artificieuse et habile du ministre piémontais, s'était laissé aller à lui dire :

— Que peut-on faire pour l'Italie ?

— La question est trop grave et vient de trop haut, répliqua le ministre, pour que je ne demande point à Votre Majesté la permission de ne lui donner ma réponse que par écrit.

— Eh bien ! je l'attendrai, dit l'Empereur.

Ceci se passait en 1853. Au mois de janvier 1856,

Napoléon III reçut un long mémoire peignant la déplorable situation de la Péninsule italienne. M. de Cavour s'emparait petit à petit de la volonté de son grand allié.

Fort de l'appui tacite du gouvernement français, il ne craignit pas de rompre les relations diplomatiques avec l'Autriche, dès qu'il vit les effets du régime nouveau institué par l'archiduc Maximilien. La décision ne manquait pas d'audace. Un événement qui eût pu tout perdre sauva tout. Ce sont de ces chances étonnantes que la Fortune met quelquefois au service des habiles !

Dans la nuit du 14 janvier 1858, les cours européennes apprenaient avec stupeur qu'un attentat venait d'être commis à Paris par quatre Italiens contre la personne de l'Empereur des Français. Orsini, Pierri, Gomez et Rudio, membres de ces sociétés secrètes qui conspiraient depuis trente ans pour l'indépendance de l'Italie, avaient tenté d'assassiner Napoléon III.

Il n'entre pas dans le cadre de ce récit d'étudier ni d'approfondir les causes de la guerre d'Italie. Il suffit de savoir que cet attentat enflamma toutes les imaginations. Les lettres d'Orsini, dans lesquelles celui-ci désavouait son forfait et suppliait Napoléon III de donner à l'Italie son secours tout-puissant, produisirent un effet immense, et eurent dans l'Europe entière un retentissement profond, précurseur de graves complications. C'était l'agitation avant la tempête.

Malgré ces terribles symptômes, Maximilien ne se décourageait pas et ne se laissait point détourner de la tâche entreprise. Son mariage était maintenant

un fait accompli; le 27 juillet 1857, il avait épousé la princesse Charlotte et le couple princier était venu s'installer au centre de ce royaume Lombard-Vénitien, objet de l'attention du monde entier.

M. de Cavour poursuivait toujours ses desseins. Au mois de juillet 1858, il vint passer quarante-huit heures à Plombières; il y vit l'Empereur et il en obtint une promesse formelle de secours.

C'est dans cette entrevue que furent stipulés, verbalement il est vrai, mais avec toute la précision d'une convention écrite, le mariage du prince Napoléon avec la princesse Clotilde, l'appui armé de la France contre une attaque de l'Autriche, la constitution dans l'Italie du Nord, d'un royaume d'environ douze millions d'habitants au profit de Victor-Emmanuel, et enfin la cession de la Savoie et du comté de Nice à la France. La date seule restait à fixer, et l'Empereur Napoléon s'en était réservé le choix avec un de ces sourires qui signifiaient qu'elle ne se ferait pas longtemps attendre. M. de Cavour savait d'ailleurs mieux que personne le moyen de précipiter les événements,

On connaît l'incident du 1<sup>er</sup> janvier 1859. Pendant la réception du corps diplomatique aux Tuileries, l'Empereur, s'adressant à l'ambassadeur d'Autriche, M. de Hubner, lui dit : « Je regrette que nos relations » avec votre gouvernement ne soient pas aussi bonnes que par le passé; mais je vous prie de dire à votre souverain que mes sentiments personnels à son » égard ne sont pas changés. »

L'archiduc Maximilien resta pétrifié en recevant la dépêche qui contenait ses paroles; puis, la mon-

trant au docteur Illeck et au baron de Pont, qui se trouvaient alors près de lui, il leur prédit clairement la guerre dont elles n'étaient que le prélude. Dès le 3 janvier, il envoya l'archiduchesse sa femme au château de Miramar, superbe résidence qui venait enfin d'être terminée, et il resta seul sur la brèche, décidé à lutter jusqu'au bout pour l'honneur de son nom et la gloire de la Maison d'Autriche.

Mais sa douceur, son libéralisme, son esprit de conciliation ne faisaient point l'affaire du parti militaire, alors prépondérant dans les conseils du souverain. Celui-ci se décida, sur les instances du comte Buol, à retirer à l'archiduc son gouvernement général. Le 24 avril, dans la soirée, Maximilien recevait au château de Monza la lettre suivante :

Mon cher frère, archiduc Ferdinand-Maximilien,

L'attitude calme que manifeste la population de mon royaume Lombard-Vénitien, au milieu de l'agitation provoquée par des influences extérieures, et l'obéissance pleine de zèle, avec laquelle on s'est conformé, même dans ces derniers temps, aux mesures légales de mon gouvernement et on a satisfait aux exigences que les circonstances m'ont obligé d'imposer à mes sujets, me donne la confiance que, dans les événements si graves qui se préparent, ils sauront aussi rester dans l'ordre et la légalité et ne se laisseront pas ébranler dans leur fidélité à leur maître légitime par les excitations et les promesses illusoire des auteurs de désordres.

Je reconnais en même temps, dans cette attitude des provinces lombardo-vénitiennes, la preuve que vous avez rempli à mon entière satisfaction la mission dont je vous avais chargé en vous plaçant à la tête de l'admi-

nistration de ce pays. Mais les circonstances m'ayant imposé le devoir de prendre des mesures extraordinaires pour la défense de ma couronne et le maintien de l'ordre et de la sûreté intérieure, j'ai dû réunir, pour cela, dans une seule main l'autorité civile et militaire suprême dans le royaume Lombard-Vénitien, et je me suis décidé à vous relever, jusqu'à nouvel ordre, des fonctions de gouverneur général, que vous avez remplies avec le plus grand dévouement, la plus grande prudence, et de confier ces fonctions, en ce qui concerne l'administration civile, au feld-zeugmestre comte Giulai, comme chef du commandement général du pays.

FRANÇOIS-JOSEPH.

Vienne, le 29 avril 1859.

Donnant l'exemple de l'obéissance la plus absolue, dès le lendemain Maximilien quitta la Lombardie. Il reprit son titre de grand amiral et de chef suprême de la marine impériale.

Quelques jours après, la guerre était déclarée, et les armées entraient en campagne (26-28 avril).

Les événements qui suivirent sont connus : Magenta, Solferino, et la campagne terminée par la paix de Villafranca.

Les désastres avaient jeté le désarroi dans le gouvernement autrichien ; le souverain seul les subit avec grandeur d'âme. Les faits avaient trop vite donné raison aux craintes de Maximilien ; le parti militaire, irrité de sa défaite, se vengea sur lui en le représentant comme ayant donné, par sa bienveillance et sa faiblesse, un encouragement à la révolution et au parti italien. Méconnu, calomnié, le prince s'isola dans son commandement maritime ; il s'abs-

tint de se montrer à Vienne, attendant du temps seul la justice à laquelle il croyait avoir droit.

Il revint à ses premières amours : il entreprit sur les côtes une série d'excursions, et l'archiduchesse Charlotte, qui l'accompagna, en a laissé le récit charmant dans un livre intitulé : *Voyages à bord de « la Fantaisie »*, du nom de la frégate sur laquelle ils naviguaient.

La liberté dont jouissait désormais Maximilien ramena bientôt sa pensée vers un projet de grand voyage qu'il avait conçu dès sa première jeunesse et que les circonstances politiques avaient contrecarré jusqu'alors. Il eût fait volontiers le tour du monde. Il se contenta de préparer une expédition scientifique au Brésil : son intention était d'y passer l'hiver avec l'archiduchesse Charlotte.

Le 10 novembre, accompagné de M. de Tegethoff, du docteur Illek, et de mademoiselle Beauvais, ancienne institutrice de la princesse, ils partirent sur la frégate *l'Élisabeth*.

La mer était démontée et jusqu'à Messine la traversée fut affreuse. Ils arrivèrent à Madère le 6 décembre. C'est dans la capitale de cette île, à Funchal, que Maximilien écrivit ces lignes mélancoliques :

J'ai éprouvé le besoin de chercher sur les flots de l'Océan ce repos que l'Europe, agitée convulsivement, ne peut procurer à mon âme troublée ; pourtant une profonde tristesse s'est emparée de moi lorsqu'en revoyant Madère, j'ai comparé le passé avec le présent. Il y a sept ans, je m'éveillais, pour ainsi dire, à la vie, et je marchais allègrement vers l'avenir ; aujourd'hui je ressens déjà la fatigue ; mes épaules ne sont plus libres et

légères comme autrefois; elles ont à porter le fardeau d'un passé douloureux.

Éprouvée par le mauvais temps, l'archiduchesse ne continua pas le voyage. D'ailleurs la fièvre jaune sévissait à Rio-de-Janeiro: Maximilien laissa sa femme à Funchal, et se dirigea seul vers le Brésil.

Reçu comme un parent à la cour de l'Empereur don Pedro, il y séjourna jusqu'au 5 février, au milieu de fêtes continuelles, et recherché par tous ceux qui pouvaient se recommander auprès de lui du titre d'Allemands. L'impression que lui causèrent ses compatriotes ne fut guère bonne, et il est piquant de reproduire ici le jugement qu'il portait sur eux :

Quand on parcourt le globe, on s'aperçoit avec douleur du peu de considération dont jouit notre race. Elle manque de tout ce qui sert à fonder une grande politique; aussi joue-t-elle partout un rôle singulièrement médiocre. Elle s'abaisse au rôle de servante de toutes les autres races, ou de marchepied pour les plus habiles. Les Allemands ne domineront pas la destinée tant qu'ils se borneront au rôle de philosophes, tant qu'ils fatigueront leur esprit de théories inapplicables, tant qu'ils berceront leur cœur dans une sentimentalité malade, au lieu de l'enflammer de fierté et d'enthousiasme.

Il reprit à Funchal l'archiduchesse, et le 25 mars tous deux débarquaient à Raguse.

Quelques jours après, ils rentraient à Miramar. Maximilien avait fait de son cabinet de travail la copie exacte de sa cabine à bord de la *Novara*; il entassa dans la bibliothèque tous les souvenirs recueillis par lui dans le cours de ses voyages.

Il s'adonna, pendant ces années, plus particulièrement à ses études sur les choses de la mer.

Pendant l'automne 1860, il écrivit sa brochure : *De la Marine autrichienne par un marin autrichien*; puis, effrayé des progrès croissants et des envahissements du Piémont, il poussa un cri d'alarme dans une brochure intitulée : *Note sur l'état des forces navales de la France, l'alliée du Piémont*. « Napoléon, » y disait-il, se sert de Victor-Emmanuel pour ses » fins; Victor-Emmanuel se sert de Garibaldi; Garibaldi, de la révolution dans les pays du Danube » et des Balkans; ainsi de suite. Qui peut dire jus- » qu'où s'étendra la flamme d'un incendie qui s'al- » lume?... »

Puis il dicte à Kundrat, son valet de chambre, ses souvenirs de voyage au delà de la ligne et à travers le Brésil. Il rédige un *Projet de réorganisation de la marine autrichienne*; il demande la création d'un *Budget extraordinaire de la marine de Guerre*. La Presse et les Chambres combattent ses projets: il reprend la plume et lance une nouvelle brochure aux hommes du Parlement; son activité, son insistance énergique finissent par triompher, et le gouvernement se décide à entrer dans les vues de l'archiduc. C'est à ce moment que, l'intervention française au Mexique étant résolue dans la pensée de l'Empereur Napoléon III, la démarche dont le récit se trouve au début de ce volume, eut lieu à Miramar (4 octobre 1861).

Pris tous deux du désir de régner, l'archiduc et l'archiduchesse, qui avaient favorablement accueilli les premières ouvertures faites, avaient suivi avec

une anxiété profonde les événements diplomatiques et militaires pendant les commencements de notre intervention. Ils savaient le succès de nos armes, ils venaient d'apprendre le vote de l'assemblée des notables, l'envoi de la délégation...

Ils étaient prêts à la recevoir, prêts à se donner au Mexique qu'ils croyaient prêt à se donner à eux.

## CHAPITRE II

Arrivée des délégués mexicains à Miramar. — Discours de M. Gutierrez de Estrada. — Réponse de l'archiduc. — Le gouvernement français doit préparer les voies à l'établissement de la monarchie au Mexique. — Le nouveau commandant en chef. — Lettre de l'Empereur au général Bazaine (12 septembre 1863). — Organisation financière. — Lettre du 29 septembre. — Extrait d'une correspondance anonyme. — État des esprits au Mexique. — Le maréchal Forey remet le commandement (30 septembre). — Proclamation du général Bazaine aux Mexicains. — La chanson du départ : *Partira-t-il? Partira-t-il pas?*

Les délégués apportaient avec eux le procès-verbal de l'assemblée des notables du 10 juillet, les actes d'adhésion à l'empire des villes de Puebla, Toluca, Orizaba, Cordova, Vera-Cruz et de trente-sept villages des environs de ces grands centres.

C'était là, en somme, de bien minces résultats après tant d'efforts et une si longue campagne. On était loin du *vœu national* que l'archiduc Maximilien avait mis comme condition indispensable à son acceptation. Mais notre ministre, pressé de triompher, et surtout d'obtenir les apparences du triomphe, avait imposé au général Almonte une précipitation fâ-